

NOS CHÉRIS



XLV

(Répétée pour correction.)

Elsie, (étonnée).—Regarde donc, maman !
La lune en plein midi ! C'est une bonne farce
au bon Dieu, hein ?

La mère.—Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elsie.—Puisque le bon Dieu a oublié de
l'éteindre ce matin.

LES SOURIS

LÉGENDE ALLEMANDE

(Suite.)

De tonne en tonne, on était arrivé de ce côté-là jusqu'à une, quand le capitaine en second conseilla de n'en donner aucune à Otto.

—Fais-lui couper la tête, et nous partagerons la dernière.

Cet avis paraissait encore le meilleur au roi, sauf le partage de la dernière tonne qu'il se réserva de faire l'année suivante, époque à laquelle son ministre des finances lui avait promis un équilibre parfait dans son budget.

Car, dans ces temps, les ministres avaient tous la prétention d'équilibrer les recettes et les dépenses.

On ne sait comment cela se faisait, mais, paraît-il, les lois de l'équilibre étaient peu connues, car le budget penchait toujours et de plus en plus vers la gauche.

La gauche a toujours été le mauvais côté... pour les gouvernements allemands.

Le roi s'attendait donc à s'entendre demander par son fidèle allié beaucoup plus d'or qu'il ne pouvait en donner et cherchait les moyens les plus honorables de ne pas faire honneur à sa parole, quand, au jour fixé, parut Otto, accompagné de ses dix conseillers, et suivi d'une centaine d'hommes qui avaient oublié de se débarrasser de leurs épées.

—J'aimerais mieux qu'il fût venu tout seul, murmura le roi à l'oreille de son ministre ; tâchons de ne lui donner que ma fille, et qu'il n'en soit plus question.

—Sire, vous l'avez déjà promise à trois autres, fit le ministre.

—Eh bien ! cela fera quatre, reprit le monarque impatienté, fais-la venir.

La jeune princesse était parée à tout événement. Elle entra précipitamment, un peu essouf-

flée, mais vêtue d'une robe presque neuve et la tête ornée d'un prodigieux chignon, fait avec les blonds cheveux de trois de ses servantes.

—Souris agréablement, lui dit le roi en lui pinçant le bras, il s'agit d'un mariage politique.

La princesse savait que, dans ces mariages, le devoir d'une fille est de préférer à tout autre le mari qui effraye le plus sa famille.

Comme une poupee à ressort, elle montra ses trente-deux dents.

Le roi la prit par la main, et, quoique son râtelier royal ne fût pas irréprochable, il crut devoir le montrer aussi à son cher futur gendre, vers lequel il s'avança aussitôt en disant :

—Vaillant Otto, appui de mon trône, soyez aussi l'espoir de ma dynastie ; dans votre modestie vous n'eussiez peut-être pas osé aspirer à la main de ma fille ; mais votre loyauté et votre vaillance vous en rendent digne ; recevez-la donc comme le prix de vos vertus, et le gage de.....

—Mon inaltérable attachement, souffla le ministre de l'instruction publique, auteur de toutes les improvisations royales.

—De notre inaltérable attachement, répéta le roi en promenant sur l'assemblée un regard de triomphe.

Les discours du trône ayant pour spécialité d'être toujours très beaux, sont aussi toujours très applaudis.

Si le Moniteur officiel du Xe siècle affirme que celui-ci eut le même sort que ses confrères, il faut avouer qu'il s'écarte légèrement du vrai.

Non-seulement les brigands malappris ne battirent pas des mains, mais ils se permirent de protester avec fureur, en criant :

—Non, non, pas de femme ; les tonnes, demande les tonnes.

La princesse avait reçu l'ordre de sourire tout le temps de l'entrevue, elle continua.

—Silence, tas de brigands, mugit le géant, ou le premier qui bouge aura affaire à moi.

La prudence est mère de la sûreté ; conseillers et soldats demeurèrent immobiles, et presque aussi raides qu'un grenadier de la landwehr prussienne, ce qui est le maximum de rigidité que puisse atteindre le corps humain.

—Toi, continua Otto en s'adressant au roi, garde ta fille, dont je me soucie encore moins que de ton or ; j'ai réfléchi, je veux être évêque.

—Evêque ! fit le roi stupéfait.

—Oui, évêque de Coblenz.

—Mais il y en a un que le pape a nommé.

—Renvoies-le au pape, moi, je veux sa place.

—Mais tu n'es pas prêtre.

—C'est mon affaire ; voyons, oui ou non, veux-tu me donner cet évêché ?

—Tu ne me demanderas pas autre chose ?

—Rien de plus.

—Demande au moins une petite tonne, se hâta de dire un des conseillers.

—Toi, je t'avais défendu de parler, rugit le géant en lui décochant un si terrible soufflet, qu'il l'envoya rouler entre les jambes de ses soldats, dont deux ou trois tombèrent comme des quilles.

La princesse souriait toujours.

—Je te nomme évêque de Coblenz, s'écria le roi dont la main du capitaine avait effleuré le visage ; mon ministre, qui sait écrire, va te faire un acte sur parchemin, quand partiras-tu ?

—Tout de suite.

—Ah bon ! fit le roi visiblement soulagé, et tu emmèneras ces messieurs avec toi ?

—Certainement.

La figure du monarque s'épanouit, il n'espérait pas en être quitte à si bon marché.

Les brigands n'avaient pas l'air si réjouis ; cependant, quand de sa voix de stentor leur capitaine cria : Par file à droite, en avant, marche ! le bataillon exécuta le mouvement comme un seul homme.

—Quelle chance ! s'écria le monarque quand ils furent partis.

Et, sur le champ, il fit ses deux ministres grand-croix de l'ordre de la Délivrance, et permit à la princesse de ne plus sourire, quoique l'heure réglementaire ne fut pas encore achevée.

Huit jours plus tard, le brigand Otto s'était installé dans le palais épiscopal, d'où il avait classé un vieux et saint prélat, qui, n'emportant

avec lui que les regrets de toute une population évangélisée par lui pendant de longues années, descendait le Rhin dans un bateau pêcheur, pour aller se réfugier à Cologne dans un monastère et y attendre, avec une pieuse quiétude, la fin des mauvais jours, dont il ne s'affligeait que pour son troupeau.

Ces temps étaient rudes en effet. Otto s'était fait évêque, comme un loup se fait berger ; fier de sa force et, comptant sur l'impunité, il n'avait pris la peine, sous son nouveau déguisement, ni de rogner ses griffes, ni de cacher ses crocs aigus. Son gant pastoral était de fer, son rochet une cuirasse de buffle, sa croix épiscopale un pognard, sa crosse un lourd et solide épieu, arme de chasse avec laquelle il avait remplacé son épée et dont il se servait pour frapper les cerfs et les sangliers dans les grandes forêts de chênes et les manants dans les rues.

A l'un de ses lieutenants, il avait donné dérisoirement le titre d'abbé de Rosenthal ; à un autre, un monastère de religieuses, qui n'avaient pas attendu l'arrivée du soudard pour prendre la fuite. Chaque brigand avait eu sa part de dépouilles : aux uns, les prieurés ; aux autres, des dîmes et des redevances.

Le pillage entraînait l'orgie, l'orgie nécessitait le pillage ; vases sacrés et ornements, chasses et reliquaires, enlevés pièce à pièce du trésor des églises, passaient dans les mains des juifs ou servaient aux usages les plus profanes.

Au palais épiscopal, les brigands, attablés nuit et jour, buvaient dans les calices d'or et les custodes ciselées enrichies de pierreries ; le scandale était effroyable, le gaspillage inouï.

Les ostensoirs avaient les premiers disparus dans les creusets ; quand cette veine fut épuisée, et elle était riche, vinrent les statuettes, les croix, les reliquaires regardés comme meubles inutiles, puis les ornements, qu'on effila pour en retirer le métal précieux ; après l'or, l'argent, après l'argent, le cuivre, cloches et flambeaux furent envoyés à la fournaise ; toutes les églises furent dépouillées à la ville, puis vint le tour des monastères et des simples chapelles rurales.

Ces richesses profitèrent aux juifs seuls, toujours à l'affût de ces ventes aussi insensées que sacrilèges, et qui, profitant de l'ignorance brutale des pillards, achetaient pour rien des manuscrits d'une incalculable valeur, et des pierres précieuses, qu'ils prétendaient n'être que du cristal taillé.

(A continuer.)

Les déménagements du mois de mai



La dame qui arrive.—Quoi, c'est cela ! Des plafonds pas plus haut !

La dame qui s'en va.—C'est pourtant élevé, mais madame ne voit pas du même point de vue que moi.